

2. Récit d'une reconnaissance. Lc 24,13-33

Cet épisode a été déjà tant de fois commenté que j'ai un peu honte de le proposer à l'attention d'un lecteur qui en connaît déjà la beauté ¹¹. Mais les impératifs de l'approche narrative ne sont pas les mêmes que ceux de l'analyse de la forme de l'expression, en particulier des parallélismes et de la *dispositio* rhétorique : il y a fort à parier que les surprises ne manqueront pas !

Pourquoi faire parler les disciples ?

Le premier paradoxe narratif du passage saute aux yeux : dès le début du récit ou presque, le lecteur, grâce à l'information

11. Outre l'article de J. Dupont signalé à la note 5, on trouvera une bibliographie conséquente dans J. Wanke, *Die Emmauserzählung*, Leipzig, 1974 ; R. Dillon, *From Eye-Witnesses to Ministers of the Word*, Rome, 1978, et dans J.A. Fitzmyer, *Luke*, *op. cit.*, II, *ad loc.*

explicite du narrateur, sait que Jésus est ressuscité ¹² et que c'est lui en personne qui fait route avec les deux hommes (v. 15). Le même narrateur ajoute aussitôt : « mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître » (v. 16), indiquant ainsi au lecteur qu'il en sait beaucoup plus que les deux acteurs en question. Privilège insigne. Mais si nous savons déjà que c'est Jésus qui marche avec eux et si nous en connaissons la vie, pourquoi faire répéter à ces deux hommes un discours dont il n'y a apparemment rien à apprendre ?

En réalité, si le lecteur sait que Jésus est vivant, ressuscité comme il l'avait dit, il reste encore ignorant des sentiments et des attentes des disciples. Or, c'est précisément cela que vise la question du v. 19 : « Quoi ? » Question qui libère le trop-plein de leur cœur : il fallait les faire parler pour savoir ce qu'ils attendaient – ou n'attendaient plus.

Le discours des deux disciples est divisé en deux parties :

- v. 19-21 récit du vécu : ministère et mort de Jésus ;
- v. 22-24 mention d'autres récits (femmes ; anges).

Les parallèles entre ces parties sont nets ; ils mettent en valeur les sentiments des disciples, plus précisément le passage répété de l'espérance à la déception :

- a* nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël (v. 21a) ;
 - b* mais il est mort depuis trois jours (v. 21b) ;
-
- a'* des femmes nous ont bouleversés... disant qu'il est vivant (v. 22-23) ;
 - b'* ils sont allés au tombeau... mais ils ne l'ont pas vu (v. 24).

Le résumé de la vie de Jésus (v. 19-21) n'est pas plus long que le récit des événements du jour (v. 22-24), indice évident qu'ils veulent en arriver au plus vite à ce qui vient de se passer, au dire des femmes – faisant écho à celui des anges – qui retiennent davantage leur attention et celle des autres disciples, parce qu'ils

12. Le narrateur a déjà « enfreint » la focalisation degré zéro au v. 3, lorsqu'il dit des femmes qu'« elles ne trouvèrent pas le corps du *Seigneur* Jésus ». Allusion à peine voilée à la résurrection : le corps du *Seigneur* ne peut plus être dans le tombeau.

en ont été « bouleversés » (v. 22), au point de les pousser à aller au tombeau (v. 24), même si tout finit sur un constat d'échec. Par sa question, le voyageur a atteint son but : ces deux hommes ont pu dire leur désir, immense mais déçu. S'ils ont tellement envie de le revoir, pourquoi Jésus ne leur dit-il pas : « Celui que vos désirs appellent, celui en qui vous aviez mis toutes vos espérances, le voici devant vous, c'est Moi, Moi qui vous parle » ? Pourquoi leur fait-il auparavant un long discours ?

Une raison, d'ordre littéraire, impose au narrateur de retarder la rencontre : la dramatisation progressive et continue qui structure Lc 24. Elle a déjà été présentée plus haut ; inutile d'y revenir. Notons cependant que dans l'épisode subséquent, où il se fait reconnaître immédiatement du groupe des disciples réunis à Jérusalem, Jésus se livre ensuite au même type de discours : *la reconnaissance ne le dispense donc pas de faire chaque fois un long détour à travers les Écritures*. Si nous considérons les deux épisodes, l'inversion des syntagmes narratifs est obvie :

Emmaüs (v. 13-33) : Il fallait + leçon d'exégèse + reconnaissance ;
Jérusalem (v. 35-51) : reconnaissance + il fallait + leçon d'exégèse.

A l'évidence, les syntagmes sont complémentaires. Pour Cléophas et son compagnon, désolés par la mort injuste de celui qu'ils considèrent comme un prophète puissant, et incapables de réaliser que cette mort *devait* advenir avant l'entrée dans la gloire, le rappel des prophéties vise à montrer la *cohérence* de l'itinéraire, pour que l'espérance puisse renaître. Mais percevoir le bien-fondé d'un tel parcours, espérer Jésus vivant et glorieux ne dit pourtant pas *où* il se trouve, *quand* et *comment* ils le reconnaîtront. A quoi bon le savoir glorieux, grâce aux Écritures, s'il ne se laisse rencontrer, car seule une rencontre peut donner la vraie joie ? Mais, inversement, à quoi bon le rencontrer, exulter de joie, si l'on ne peut rendre compte de cette mort qui a jeté la suspicion sur la cohérence du parcours ? Pourquoi a-t-il été rejeté, pourquoi les chefs religieux ont-ils réussi à le faire crucifier, comme un malfaiteur ? Tant de « pourquoi » demeurent inexplicables ! Reconnaissance et cohérence s'appellent donc *sans se substituer l'une à l'autre*.

Voir et reconnaître

Le paradigme du « voir » en Lc 24 suit une courbe ascendante qu'il n'est pas inutile de rappeler. Dans le premier épisode, le narrateur évite soigneusement le vocabulaire du voir – parce qu'il n'y a rien à voir ! Il note seulement que les femmes « trouvèrent » la pierre roulée et ne « trouvèrent » pas le corps ; il ne dit pas qu'elles *virent* les deux hommes – dont l'éclat des vêtements est pourtant mentionné ! (v. 4) –, mais qu'elles « baisèrent leur visage vers le sol » (v. 5) : pour ne pas voir, par respect, par déception ? Par peur, si l'on en croit le narrateur. Pierre se rend ensuite au tombeau et « voit » les bandelettes mais pas Jésus : « voir » qui s'accompagne d'étonnement, autre nom de l'incompréhension. Suit l'épisode des deux disciples, rejoints cette fois par Jésus en personne, et où la progression du « voir » se résume drastiquement en deux formules :

- v. 16 il [Jésus] allait avec eux, mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître ;
- v. 31 leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent, mais il leur devint invisible.

La progression se poursuit jusque dans le troisième épisode, où tous les disciples sont présents : Jésus se tient au milieu d'eux, mais ils croient « contempler » (*theôrein*) un esprit. Et lui de se faire reconnaître immédiatement : il leur demande de « voir », de « toucher » ses mains et ses pieds. Le « voir » dont parle le texte est évidemment physique, mais il passe par une série de purifications, au point que la séparation *physique* finale ne laissera aucune trace de tristesse. Comment l'épisode d'Emmaüs décrit-il cette nécessaire transformation du voir ?

L'évangéliste ne dit pas : « leurs yeux étaient empêchés de *le voir* » (v. 16) ni « leurs yeux s'ouvrirent et *ils le virent* » (v. 31), car les deux disciples voyaient *sans le reconnaître*. Ainsi sont nettement indiquées les limites du voir physique pour la reconnaissance du Ressuscité. Le temps qui sépare le « voir » du « reconnaître » permet la leçon d'exégèse dont les deux hommes

confesseront plus tard (v. 32) qu'elle les a transformés. Ils comprendront alors pourquoi Jésus n'a pas voulu se faire reconnaître d'eux sur-le-champ : leur désir de le voir était fort, mais ils savent maintenant que la vision physique n'est plus un absolu ; même invisible à leurs yeux de chair, le Ressuscité restera présent : *l'invisibilité n'équivaut pas/plus à l'absence*¹³. La disparition soudaine de Jésus, après la reconnaissance, aurait pu les laisser tristes, interdits, paralysés. Or, ils n'en parlent même pas, comme si elle ne les touchait ni ne les préoccupait. C'est plutôt le temps qui a précédé la reconnaissance – temps du voyage, temps de l'écoute – qui retient leur attention : ils ne mentionnent que leur transformation radicale – leur cœur brûlant – et l'attribuent à sa parole où s'énonçait la cohérence de leur vie et de celle de Jésus.

Jésus s'est donc fait reconnaître. Mais se peut-il qu'un geste aussi commun que la fraction et le partage du pain, accompagné de bénédiction – geste répété à chaque repas par tout chef de famille –, soit accepté sans plus de façon par les Onze (v. 35) comme signe de reconnaissance du Ressuscité¹⁴ ? Que les deux disciples l'aient reconnu à « la fraction du pain » – qu'ils aient été présents ou non à la dernière Cène de leur maître – importe peu narrativement, car le geste n'est pas *cause* de la reconnaissance, seulement *l'occasion* : eux qui avaient suivi Jésus sur les routes de Palestine, auraient pu le reconnaître à beaucoup d'autres signes. Si leurs yeux s'ouvrent à ce moment-là (= occasion), c'est parce que Jésus l'a voulu ainsi, parce qu'il a décidé du *où*, du *quand* et du *comment*, montrant par là que désormais sa présence n'est plus nécessairement liée à la reconnaissance. Mais il se fait tout de même reconnaître, et pas n'importe comment. Pourquoi a-t-il choisi la fraction du pain ?

La dynamique du récit permet de suggérer une interprétation. On conçoit en effet que, après avoir montré comment les Écritures

13. L'expression « il devint invisible » (*aphantos egeneto*) est unique dans les Écritures (LXX) et dans le NT. J.A. Fitzmyer, *Luke*, p. 1568, signale que l'adjectif *aphantos* est utilisé en grec classique pour la disparition des dieux (Euripide, *Hélène* 606).

14. Il faut sans doute admettre aussi le caractère anachronique de l'expression « fraction du pain » en ces versets. Mais on n'aura aucune peine à voir en cette expression un clin d'œil fait au lecteur !

prophétisaient sa mort et sa glorification, Jésus se fasse reconnaître par un geste ou une parole qui signifie précisément cette victoire. Or, grâce à ses correspondances formelles avec la dernière Cène (Lc 22,19-20), la fraction du pain confirme qu'il y a eu victoire, puisque le vivant invite à partager sa vie.

La scène d'Emmaüs ne renvoie pas seulement au dernier repas. Le narrateur reprend très habilement certaines expressions de la multiplication des pains :

Lc 24	Lc 9
« et le jour a déjà baissé » (v. 29)	Mais le jour commença à baisser (v.12a)
s'étant étendu avec eux (v. 30)	« faites-les s'étendre » (v. 14)
ayant pris le pain	ayant pris cinq pains et...
il bénit	il les bénit
et ayant rompu	et rompit
il leur donna (v. 30)	et donnait aux disciples... (v. 16)

Il est dès lors possible d'aller plus loin dans les correspondances. Par ses connotations analeptiques, la « fraction du pain » autorise une lecture typologique qui inclut la mort, la glorification, et vérifie les paroles par lesquelles le Ressuscité montrait la cohérence existant entre les Écritures et son propre sort. Le geste de Jésus fait vraiment advenir ce que la leçon des v. 25-27 avait signifié en paroles : l'histoire d'un salut qui allait vers son accomplissement. Le lecteur est ainsi invité à relire la série des épisodes qui préparaient le don du pain-corps, en un mouvement de va-et-vient, grâce auquel il percevra la cohérence annoncée par Jésus ¹⁵.

Il est vrai que le geste n'a pas pour fonction de fonder le rite sacramentel : le narrateur ne rapporte ni la parole sur le pain ni sa manducation par les disciples. Car à Emmaüs le signe est fait pour la *reconnaissance* et pour la *relecture* de la série des signes auxquels le geste renvoie.

Les correspondances entre Lc 24 et Lc 9 sont obviees. Elles

15. Cf. la multiplication des pains par Élisée en 2 R 4,42-44 ; peut-être aussi Nb 11,21-23. Ces connotations ne sont pas propres au III^e évangile, puisqu'elles sont communes aux trois recensions synoptiques ; Luc a cependant sa manière d'utiliser les Écritures. Cf. H. Schürmann, *Das Lukasevangelium*, p. 513-521.

L'ART DE RACONTER JÉSUS CHRIST

font pourtant question. Si le geste est le même *avant* et *après* Pâques, rien n'est-il changé ? En Lc 9, à la banalité du geste s'oppose l'inouï du résultat ; rien de tel en Lc 24 : la glorification de Jésus n'aurait-elle pas amené la transformation, tant attendue, de notre monde ? Entendons bien ce qu'indique ainsi le narrateur : la transformation existe bel et bien, mais il s'agit de celle des disciples, qui ne sont plus dorénavant prisonniers des signes merveilleux sans lesquels ils douteraient de sa présence. Le geste du pain rompu, simple, banal, écarte définitivement l'attente idolâtrique des signes et permet aux disciples de dire l'essentiel – leur transformation intérieure à l'écoute de sa parole sur les Écritures – sans s'attrister de sa disparition, qui leur permet au contraire de reprendre immédiatement la route et d'aller dire à leurs compagnons qu'il est vivant.